

# Lesefrucht aus dem Lebensbild von Hermann Kurz

Autor(en): **Kurz, Isolde**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **4 (1909)**

Heft 11

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-170640>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ront-elles accessibles « aux fêtes champêtres » ? Le sort fait à cette question ne sera pas indifférent aux charmes de ces zones!...

L'auteur consacre des lignes amères à notre architecture, à l'incohérence de nos styles, à nos contradictions, aux décors illusoire que nous nous créons. « On s'ingénie à reproduire des formes anciennes qui, autrefois, répondaient à un besoin et qui, aujourd'hui, ne riment à rien, pendant ce temps nous détruisons dans la rue, dans la ville, les formes du passé qui devraient être un enseignement perpétuel. »

« Nous avons perdu, dit-il, certains sens et certains instincts dont les générations d'autrefois étaient douées. » Cela est évident, mais il faut tenir compte des révolutions économiques qui se sont produites. On veut faire vite maintenant et gagner le plus possible. Toutefois, il serait possible d'aller aussi vite et même de gagner autant, tout en faisant moins laid, car la laideur n'est pas la conséquence nécessaire du premier terme. Ce qui manque c'est le goût, le sens du milieu, de nos besoins, ce qui pêche aussi c'est la trop grande facilité laissée à une foule de maçons, de s'improviser architectes.

A qui devons-nous ces grandes baraques dont les ciments s'écaillent, où pendent des lésives aux fenêtres de chaque étage ? Et celles qui sont plus « belles », celles où le constructeur a réuni toute sa science et tous ses stucs ? Nous ne dirons rien des commodités et de l'élégance que l'on y trouve lorsqu'on les habite : un livre n'y suffirait pas.

L'auteur parle longuement de ce qui a été fait à l'étranger pour masquer toutes ces laideurs — car elles se retrouvent un peu partout ; du rôle de la verdure — que l'on ignore totalement dans nos petites villes où l'on croit avoir réalisé un progrès lorsque dix pots de fleurs entourent le fût d'une fontaine ; de la maison familiale — qui ne peut se décider à devenir, chez nous, autre chose que la maison ouvrière, tandis qu'en Belgique, en Angleterre et ailleurs, elle rend de si inappréciables services. Mais nous avons peut-être l'instinct grégaire... Pourrions-nous jamais nous appliquer ces paroles de Robert de la Sizeranne : « Le paysan possède les trois pieds de terre qu'il couvre de son corps. Dans le jour personne ne tra-

vaille au-dessus de lui, que peut-être les anges, et la nuit personne ne dort sous lui, que peut-être les morts. »

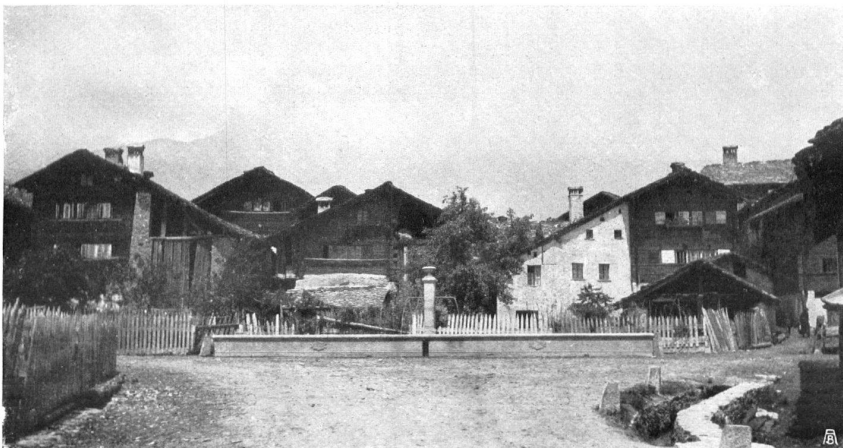
L'auteur touche aussi à l'esthétique générale des villes au point de vue social. Il loue fort le Moyen-Age, son esprit, son influence, et, par ricochet, cette pauvre Renaissance est un peu déshabillée : d'elle vient tout le mal. Cependant!...

Il y aurait certainement beaucoup à dire au sujet de cet art local du Moyen-Age, qui n'était pas exempt de routine et qui n'était pas toujours le jet d'une inspiration si

pure. D'exquises choses aussi à propos des sociétés d'embellissement ; sur la silhouette des villes « bouleversée, sacrifiée, comme c'est trop souvent le cas, au bon plaisir, à l'intérêt d'un seul constructeur » ; sur le rôle de la place dans la cité ; sur les arts dits « décoratifs » ; sur le rôle stérilisant de la petite politique locale empêtrée dans des questions de personnes, et fascinée, hypnotisée par les urnes électorales. Tout serait à citer. Nous voudrions que la place nous permit d'en recopier des passages entiers pour les mettre sous les yeux du public, afin de lui faire voir à quel point et dans quelle mesure il peut être rendu responsable de l'enlaidissement d'un pays.

Septembre 1909.

Edouard Diricq.



ANSICHTEN VON LENS, Kt. Wallis, Bezirk Siders. — Photographie von Direktor Lamazuret, Solothurn  
 — VUES DE LENS, canton du Valais, district de Sierre. — Clichés de M. Lamazuret, Soleure —

## LESEFRUCHT AUS DEM LEBENSBILD VON HERMANN KURZ

Dargestellt von Isolde Kurz.

« Er hatte kein Verlangen nach der Fremde, ihn hätte nicht einmal das Land der Schönheit gelockt ; die noch ungeborenen Kinder seiner Muse bedurften zu ihrem Entstehen der Heimatluft. Das Fernweh, das sonst eine begabte Jugend so gewaltig fasst, kannte er nur in poetischer Gestalt : in der « Reise nach dem Meer » hat er es unwiderstehlich dargestellt, aber er hat es nicht als Schicksalsmacht an sich selbst erfahren. Er besass ein magisches Lämpchen, unter dessen Scheine sich jeder Winkel seiner Heimat in einen Paradiesgarten verwandelte ; auf fremdem Boden war er nicht sicher, dass es seine Zauberkraft bewahrt hätte. Aehnlich erging es ja auch Mörike. Als dieser einmal den Grafen Schack in sein geliebtes Uracher Tal führte, um ihm dort « den schönsten Fleck der Erde » zu zeigen, da machte der Weltwanderer, der eben vom Goldenen Horn zurückgekehrt, ein etwas langes Gesicht, denn er sah nichts als einen grünbewachsenen Felsen ; Mörike aber hätte den grünen Felsen gewiss nicht für die Ufer des Bosphorus hingeben, so eigens waren seine Augen auf die « urbemoosten Wasserzellen » und die « alten Wolkenstühle » seiner Jugend eingerichtet. »